

Les enquêtes des instituts spécialisés, quelques magazines en vue et des essais à prétention sociologique ou philosophique nous l'assurent : « L'individu est de retour ! »

Pour qui est convaincu, après maints penseurs éminents, que « la civilisation moderne diffère radicalement des autres civilisations et cultures », et que sa logique profonde est précisément celle de l'individualisme, l'idée que l'individu jouerait à cache-cache avec l'histoire récente, tantôt se projetant sous des masques variés au premier plan, tantôt s'effaçant derrière diverses formes de « collectivisme », ne peut que prêter à sourire. Quel est donc au juste cet individu « postmoderne » que parfois l'on présente comme une résurgence d'une vieille connaissance, l'individu bourgeois « égoïste », parfois comme l'aboutissement sous des formes inédites de l'individu toquevillien travaillé par le mouvement irrésistible de « l'égalité des conditions » ?

Une chose est certaine, il ne se reconnaît qu'un seul modèle : Narcisse. Nous sommes entrés dans la « civilisation du narcissisme », Pour reprendre le titre du best-seller de Christopher Lasch, le sociologue américain qui a lancé, avec d'autres comme Richard Sennett, le cri d'alarme sur les ravages de l'individualisme contemporain. Finis l'espérance révolutionnaire, les grands idéaux, la contestation étudiante, la contre-culture, la foi dans les grands systèmes donneurs de sens, le sacrifice de soi pour une grande cause ; exit l'investissement personnel dans la chose publique, la croyance en la volonté générale, le respect des valeurs, finalités et conventions sociales, la reconnaissance des impératifs moraux. À la place, l'inflation de la sphère privée, le repli sur soi, un psychologisme militant, l'obsession de soi-même et de son corps, un individualisme hédoniste, une soif de libération personnelle et de vie sans contraintes ; un style de vie décontracté, mélange d'humour et de solitude, de désengagement émotionnel et politique, fait d'apathie et d'étrangeté à autrui : un style *cool*. Gilles Lipovetsky, qui a tenté d'adapter ce tableau clinique au milieu français, fait querelle à Christopher Lasch d'être resté prisonnier de la conception freudienne du narcissisme et de n'avoir pas perçu sa radicalité extrême dans les sociétés postmodernes. La lutte dérisoire et meurtrière des consciences pour la reconnaissance, cet amour de soi qui a encore besoin de se nourrir de l'admiration et de l'envie des autres, nous en serions définitivement sortis selon Lipovetsky, qui s'oppose ici fermement à la vision pessimiste des sociologues américains. Le tragique de la concurrence de tous contre tous a fait place à l'indifférence généralisée ; au désir obsessionnel du désir de l'autre s'est substituée l'absence de désir ; au mimétisme et au grégarisme, la passion de la singularité. Le cri du cœur de Jerry Rubin, cité par Lasch et Lipovetsky, résume tout cela admirablement : il faut que je réussisse « à m'aimer moi-même suffisamment pour que je n'aie pas besoin des autres pour me rendre heureux. » Le héros romantique se distinguait à ce que, pour son malheur, il désirait plus que les autres. Ce qui fonde le héros, ou plutôt l'antihéros « postmoderne », dans la masse anonyme, c'est qu'il ne désire plus.

Indifférence aux autres, absence de désir et désengagement de l'univers concurrentiel, tel serait donc le destin de l'individu toquevillien. Tocqueville, dont Lipovetsky se recommande, était autrement ambigu et subtil.

L'égalité des conditions, comprenait-il, mène nécessairement les hommes à la concurrence et à la rivalité : chacun voit en ses voisins des semblables et marche inévitablement sur leurs brisées. Deux attitudes sont alors possibles, que Tocqueville partageait précisément entre les États-Unis et la France. La première consiste à accepter le jeu de la concurrence, à chercher à vaincre l'autre, à être le meilleur ; la seconde, c'est l'attitude des enfants qui, lorsqu'ils voient qu'ils ne peuvent avoir ce qu'ils désirent, préfèrent le détruire plutôt que de le laisser à leur rival : telle serait la logique de ce que l'auteur de *De la démocratie en Amérique* n'appelait pas encore le « centralisme démocratique » : « Le souverain, étant nécessairement et sans contestation au-dessus de tous les citoyens, n'excite l'envie d'aucun d'eux, et chacun croit enlever à ses égaux toutes les prérogatives qu'il lui concède. » Tocqueville n'explique pas vraiment ceci, qui pourtant ressort pleinement de ses analyses : cette fuite devant l'univers concurrentiel n'est pas la manifestation d'un manque, mais bien d'un excès d'esprit concurrentiel. Question : ce que le sociologue aujourd'hui diagnostique comme un désengagement de la lutte pour la reconnaissance ne procéderait-il pas de la même illusion ? Ce qu'il hypostasie comme indifférence et absence de désir ne serait-il pas la dissimulation d'un désir exacerbé, un masque grossier au leurre duquel le sociologue se laisserait prendre ?

Délaissant l'esprit du temps, j'observe que presque tous les grands penseurs de la modernité nous ont donné de l'individu deux visions opposées et disjointes, dont l'articulation au sein de leur œuvre leur a posé de sérieux problèmes : l'individu replié sur lui-même, isolé, indépendant, radicalement séparé de ses semblables ; l'individu aspiré par les autres, fou de désir et d'esprit concurrentiel. (...) Cette dualité dans la conception moderne de l'individu recoupe parfaitement celle que repère Marcel Gauchet dans notre conception de l'égalité : cette dernière « est lisible de deux manières foncièrement différentes dont le partage renvoie directement au problème aigu que pose à une société d'individus sa représentation d'elle-même ». On pose d'une part l'incommensurabilité des êtres : « Il n'y a que des singularités éminemment respectables que rien ne peut valablement permettre de mesurer les unes aux autres. » Par définition, cette vision de l'égalité convient parfaitement à l'individu solipsiste et « désengagé » que nous décrit la sociologie contemporaine. Mais, nous avertit Marcel Gauchet, « c'est se contenter d'une vue bien pauvre et bien naïve du processus individualiste que de le réduire à une demande narcissique et hédoniste d'expression de soi délivrée de la concurrence des autres et des critères collectifs de jugement ». Car, et c'est là l'aspect dual de notre conception de l'égalité, inséparable du premier, l'égalité s'apprécie et s'actualise dans la confrontation méritocratique et sportive, dans des conditions d'équité des chances, ce qui suppose qu'il y a bien une commune mesure à l'aune de laquelle on puisse juger et comparer les résultats. « Sous cet aspect [...], la comparaison avec autrui devient le vecteur même de l'indispensable support de l'aspiration égalitaire. »

La tradition philosophique que je vais présenter a ceci d'exceptionnel qu'elle s'en tient à une vision moniste de

l'individu : l'individu concurrentiel, animé par la passion de l'Autre. Mais attention ! Ce n'est pas qu'elle se situe dans un simplisme inversé par rapport à celui de la sociologie contemporaine. Car, l'individu narcissique que cette dernière met seul en scène, la tradition dont je parle nous aide à le voir comme une illusion, très précisément produite par le jeu concurrentiel.

Il serait temps que je donne à cette tradition son nom, mais, obstacle significatif, j'ai le plus grand mal à le faire. Elle procède du libéralisme, elle tient de la pensée économique, il serait cependant tout à fait trompeur de la nommer « libéralisme économique ». Cette expression est déjà prise, elle désigne une doctrine économique, celle du « laissez-faire ». Les auteurs dont je vais parler, d'Adam Smith à Friedrich Hayek, ont ou n'ont pas été des partisans de cette doctrine (seuls les ignorants, qui parlent d'Adam Smith sans l'avoir lu, peuvent le présenter comme un extrémiste en la matière). Ce sont avant tout des philosophes politiques qui ont en commun d'apporter une solution originale, dans le cadre du libéralisme, au problème politique de savoir ce qui fait qu'une société d'individus tient ensemble. Cette solution consiste à faire de la société un automate, un « ordre spontané » qu'aucune volonté ni conscience n'a voulu ni conçu. Je désignerai cette tradition par l'expression « économie politique » tout en lui conservant les guillemets, pour bien marquer qu'il s'agit de son sens originel et non pas de ce que cette formule en est venue à signifier, une discipline qui se veut science hypothético-déductive. Sur la question de l'individu qui ici nous occupe, il me paraît emblématique de la façon dont « l'économie politique » rompt avec la conception dominante que, là où Rousseau s'enferme dans la dialectique de ses deux catégories, l'amour de soi et l'amour-propre, Smith, comme nous allons le voir, n'a besoin que d'une seule : le *self-love* – que dès lors, évidemment, je serai bien en peine de traduire. (...)

Pas plus qu'ils ne se sont laissé prendre, comme Marx ou les sociologues d'aujourd'hui, au piège de l'individu égoïste et replié sur lui-même, les grands écrivains n'ont cru au déclin ou à la négation de l'individu dans ces périodes de « mobilisation totale » ou de « groupe en fusion » que connaît périodiquement la modernité. Voici ce qu'écrit, en conclusion de son analyse du « mensonge romantique » et de la « vérité romanesque » René Girard au sujet de ce site paradoxal où réside l'individu moderne :

« [C'est] le lieu ambigu de la fascination, très exactement intermédiaire entre le vrai détachement et le contact intime avec la chose désirée. C'est ce territoire étrange qu'explore Franz Kafka : " Das Grenzland zwischen Einsamkeit und Gemeinschaft ", la frontière entre la solitude et la communion, à égale distance de l'une et de l'autre, les excluant aussi bien l'une que l'autre. L'être fasciné qui veut nous cacher sa fascination, et se la cacher à lui-même, doit toujours feindre de vivre selon l'un ou l'autre de ces deux modes d'existence, seuls compatibles avec la liberté et l'autonomie dont il se targue de jouir. Ces deux pôles de la véritable liberté se trouvant à égale distance du lieu où il séjourne, l'être fasciné n'a [pas] plus de raisons d'élire l'un plutôt que l'autre. Il est aussi proche, et aussi éloigné, de la proximité que de l'éloignement ; il peut donc prétendre à celui-ci comme à

celle-là avec autant et aussi peu de vraisemblance. On peut donc prévoir que la fascination se dissimulera aussi fréquemment derrière le masque de "l'engagement" que derrière le masque du "dégagement". C'est précisément ce que vérifie l'histoire du romantisme moderne et contemporain. Les mythes de la solitude – sublime, méprisante, ironique et même " mystique " – alternent régulièrement avec les mythes contraires et tout aussi menteurs de l'abandon sans réserve aux formes sociales et collectives de l'existence historique... »

L'erreur de « l'esprit du temps » est donc faite de myopie. En évoquant le « retour de l'individu », ou bien en voyant dans l'individu « postmoderne » le point d'achèvement narcissique d'une tendance irréversible, on fige un moment d'une oscillation mensongère, on hypo-stasie un masque qui se donne pour personne.

Jean-Pierre DUPUY, « L'Individu libéral, cet inconnu : d'Adam Smith à Friedrich Hayek » in *Individu et justice sociale, autour de John Rawls*, dir. François Terré, 1988.

I. Vous ferez un **résumé** de ce texte de 1 924 mots en 200 mots $\pm$ 10 %.

Utilisez des **copies normalisées**.

Les formules caractéristiques doivent impérativement être **reformulées**.

Appuyez-vous sur les **liens logiques** du texte, explicites ou implicites, et **faites des paragraphes**.

Prévoyez **une marge** d'au moins 5 ou 6 cm, et **sau-tez des lignes**.

Il est interdit d'utiliser un stylo-plume ; utilisez un **stylo-bille ou un feutre de couleur bleue ou noire**. Pas de blanc machine, ni d'effaceur.

II. Dissertation :

Jean-Pierre Dupuy écrit : « La tradition philosophique que je vais présenter a ceci d'exceptionnel qu'elle s'en tient à une vision moniste de l'individu : l'individu concurrentiel, animé par la passion de l'Autre. Mais attention ! Ce n'est pas qu'elle se situe dans un simplisme inversé par rapport à celui de la sociologie contemporaine. Car, l'individu narcissique que cette dernière met seul en scène, la tradition dont je parle nous aide à le voir comme une illusion, très précisément produite par le jeu concurrentiel. »

Commentez cette réflexion en vous appuyant sur les œuvres au programme cette année : *Les Suppliantes* et *Les Sept contre Thèbes* d'Eschyle, le *Traité théologico-politique* de Spinoza et *Le Temps de l'innocence* d'Edith Wharton.